

mes mains, il rendit un faible son qui me fit tressaillir, comme si j'avais entendu tout à coup une voix sortir de la poitrine inanimée de Paganini. Je le regardais une dernière fois avant de l'envelopper, et après avoir placé une couronne d'immortelles à l'une des extrémités et deux flambeaux allumés à l'autre, je traversai lentement cette chambre pour sortir.

En me retournant, j'aperçus dans un coin un jeune dessinateur qui esquissait à la hâte les traits de l'immortel violoniste, tandis que deux enfants espiègles passaient leur figure par la porte entrouverte et plongeaient leur yeux brillants sous les rideaux qui cachaient Paganini.

Après sa mort, Malborough fut enterré, à ce que nous apprend la chanson. Il n'en fut pas de même de Paganini, car les autorités lui refusèrent un peu de terre, parce qu'il était mort sans avoir reçu les secours de la religion. Le bateau à vapeur qui partait pour Gênes, sa patrie, ne voulut pas se charger de son cadavre. On put le garder quelques jours au fond d'une cave, et il fallut avoir recours à Rome pour le faire transporter près de Parme, à la *villa Gayona*, où, cinq ans après seulement, il fut inhumé sans pompe, comme le plus obscur des mortels!

Notre cœur se serre en songeant aux heures suprêmes de l'existence de Paganini.

Dans les dernières années de sa vie, l'illustre Beethoven, avec lequel Paganini avait tant de rapports, était tombé, lui aussi, dans un état déplorable de torpeur et d'affaiblissement. La société des hommes lui était devenue insupportable. Dévoré d'une inquiétude perpétuelle, poursuivi par de singulières terreurs, en proie à toutes les chimères d'une imagination malade, nerveux et susceptible à l'excès, poussant la défiance jusqu'à la folie, chargeant l'espèce humaine du poids des iniquités les plus monstrueuses, le grand compositeur en était venu à rompre tout commerce avec ses plus intimes amis. Le front livide, le regard enflammé par la fièvre, joues caves et sillonnées de rides précoces, le corps voûté et chancelant, les vêtements en lambeaux, il cherchait les lieux les plus solitaires pour s'y livrer à loisir à ses sombres méditations.

Dans ce vieillard sordide, aux formes repoussantes, qui donc aurait reconnu le plus beau génie musical de l'Allemagne? Triste décadence, en vérité, cependant moins profonde qu'on ne l'aurait cru au premier abord. Dans ce corps amaigri et affaibli, l'intelligence déployait encore une séve et une originalité puissantes. Sous ce front assombri par de vagues et chimériques terreurs, fermentaient de chaudes et vigoureuses inspirations. Parfois un souffle divin agitait ces ossements arides, et il en jaillissait d'éblouissantes clartés. Au milieu de ses hallucinations et de sa monomanie, l'illustre compositeur avait des heures d'une félicité indicible, où l'ange de la poésie venait lui révéler des chants inconnus. Beethoven était un fou sublime!...

Déplorable condition des hommes supérieurs! Plus leur génie est grand, plus leurs souffrances sont cruelles. La pensée! voilà la fièvre lente qui les consume, le feu qui les dévore, le mal incurable qui mine sourdement leur organisation. A force de planer dans les sphères de l'idéal, ils n'ont plus que du dégoût pour les prosaïques réalités de la vie. Prenant leur essor vers les hauteurs les plus solitaires et les plus inaccessibles, les regards perdus dans d'immenses et splendides hori-

zons, ils ne descendent qu'à regret dans la froide atmosphère des hommes. Dédaigneux d'une civilisation corrompue et décrépète, ils se réfugient dans la nature, qui, toujours jeune, toujours attrayante, répond seule à la grandeur de leurs idées. Egarés de plus en plus dans le rêve et dans la chimère, leur isolement, leur dégoût de l'espèce humaine, leur apparente insensibilité soulèvent autour d'eux les plus fâcheuses conjectures. Le vulgaire, qui ne voit que la surface, les accuse de dureté et d'égoïsme; ils ne sont que fatigués, fatigués d'un monde qu'ils n'ont fait qu'entrevoir, épuisés par le prodigieux développement et l'exercice immodéré de leur puissance intellectuelle.

MARIE ET LEON ESCUDIER.

CONCOURS DE L'ACADEMIE DE MUSIQUE DE QUÉBEC POUR 1879,

tenus à la Salle de l'Institut des Artisans, à Montréal,
Jeudi, le 3 Juillet, 1879.

Jury d'examen pour le Piano. { MM Gustave Gagnon, Président,
Calixa Lavallée,
Ernest Gagnon,
J. A. Defoy,
F. A. L. Barnes, de Montréal. } de Québec.

A la suite d'un long et sérieux concours, qui a duré de 9½ heures du matin jusqu'à 1 heure de l'après-midi, (et pour lequel dix-sept concurrents s'étaient fait inscrire,) des Diplômes ont été décernés pour le

PIANO, 2de classe,

à Mlle. Catherine McFee, élève de M. P. Letondal, et
à Mlle. Joséphine Boucher, élève de Révde. Sœur du St. Esprit, Villa-Maria.

MATIERES DES CONCOURS:

1er mouvement de la sonate op 12 de Clémenti, en si bémol majeur, et lecture à première vue.

PIANO, 1re. classe,

à Madame Edmond Defoy, élève de M. P. Letondal,
à Mlle Eugénie Garnépy, élève de M. P. Letondal,
à Mlle Juliet Andrews, élève de M. MacLagan,
à Mlle. Adèle Le Maître, élève de M. J. B. Labelle, et
à M. J. B. S. Day, élève de M. Moïse Saucier.

MATIERES DES CONCOURS.

Weber, Grande Polonaise, op 21, et lecture à première vue.

Le titre de LAUREAT a été décerné à
Mlle. Rosa Desnoyers, élève de M. M. Saucier, et à
Mlle Adèle Le Maître, (avec grande distinction) élève de M. J. B. Labelle.

MATIERE DES CONCOURS,

Allegro non troppo, Finale de la *Sonata appassionata*, op. 57, de Beethoven.

Diplôme de Chant, 1re. classe, (*Soprano*), décerné à
Mlle. Cécile Boucher, élève de Madame Petipas.

MORCEAU DE CONCOURS.

Cavatine de la "Reine de Saba,"
Plus grand dans son obscurité:—Gounod.

La collation des diplômes eut lieu à la Salle des Artisans, à 4 heures de l'après-midi. Ces attestations honorables du travail et du succès des concurrents leur furent remises par M. Gustave Gagnon, Président de l'Académie.